

## NACH PARIS !

---

*Me trouvant l'an dernier en Suisse, j'eus l'occasion de causer avec quelques officiers allemands internés. L'un d'eux me parut assez naïf et moins arrogant que les autres. Il me conta ses aventures. Mobilisé dès le début de la guerre, deux fois blessé, il avait été fait prisonnier à Verdun. Il attendait avec impatience la fin des hostilités. Il avait, en Prusse, une famille qu'il désirait retrouver et une fiancée que, bien que fort détérioré, il comptait encore épouser. Je ne donne ici que la première partie de ses souvenirs. Elle se termine à la Marne et à sa première blessure. Je n'userai point de la supercherie habituelle des romanciers qui, en pareil cas et se figurant qu'on les en croira davantage, déclarent avoir reçu ou trouvé un manuscrit, rapporter mot pour mot un récit ou l'avoir transcrit sous dictée. Je ne dirai rien de semblable. Je ne prétends point reproduire, ni suivre pas à pas la relation de mon narrateur. Je me suis borné à prendre des notes. Après quoi, me substituant à mon Boche, je raconte à mon tour son histoire, à ma manière.*

### I

Qui m'eût dit, aux premiers jours de ce beau mois de juillet 1914, alors que les bras de la Saale coulaient si mollement entre leurs prairies sous les ruines pittoresques du vieux château de Halle, et que tout le long de la Promenade la bonne ville universitaire alignait ses maisons aux toits roux, ses édifices studieux, qui m'eût dit que, peu de semaines plus tard, ce tranquille séjour se bouleverserait tout à coup de

rumours belliqueuses, retentirait d'appels aux armes et frémissait tout entier au roulement des tambours et sous le grondement régulier des trains militaires ?

Tout fier d'avoir heureusement terminé ma première année d'université, je me disposais à jouir d'un repos bien gagné dans notre belle propriété estivale du Harz. Le nombre important des tonnelets de bière que j'avais dû ingurgiter durant ces études, non moins que les livres lus, les cahiers remplis et les cours entendus, m'en imposaient l'agréable devoir. J'avais en outre rapporté de Halle une belle balafre, que j'exhibais orgueilleusement et qui, me couturant du haut du menton jusqu'au bas de l'oreille, ne constituait pas un moindre témoignage de mon assiduité aux auditoires et de mon ardeur pour la culture allemande.

Je me prélassais donc sans scrupule et fort content de moi-même dans la quiétude de cet heureux début de vacances, fumant tout le jour de gros cigares de Brême à bague dorée, agaçant mes sœurs, caressant mes chiens, saccageant à coups de stick les fleurs du parc, inspectant les domaines paternels, pêchant la truite dans l'onde jaillissante de l'Ilse, ou paradant et faisant le beau dans la rue principale du petit bourg.

— Comme il est bien ! comme il est distingué ! murmurait-on sur mon passage.

— Bon matin, Herr Wilfrid ! me saluaient les commerçants du lieu, ployés sur leur ventre à l'entrée de leurs boutiques.

Je les couvrais d'un petit signe protecteur et satisfait.

D'autres fois, digérant dans ma chambre, je passais un coup d'œil désœuvré sur mes livres ; j'en parcourais les rangées et les titres, reconnaissant mes manuels et mes dictionnaires, mon Goethe, mon Körner, mon Nietzsche et mon Gobineau, ma Bible et mon *Commersbuch*, sans négliger ces ignobles romans français dont tout étudiant qui se respecte se doit de détenir quelques-uns sur le rayon secret de sa bibliothèque.

D'autres fois encore, coiffant le chapeau mou à plume de coq de bruyère et empaumant la canne à corne de chamois, j'allais excursionner dans la fraîche vallée de l'Ilse ou à travers les sites romantiques du Harz. Je longeais le torrent ou je gravissais les monts. Je me dirigeais par d'agrestes

vallons pleins de cascades vers la butte rocheuse et les bonnes auberges de l'Ilsestein ; ou, ployant mon jarret à de plus importants exercices, j'escaladais les escarpements abrupts du Brocken, d'où se découvraient à mes yeux enchantés, comme sous le coup de balai des sorcières de Walpurgis, le panorama grandiose des forêts et des gorges, les cimes de la Wolfs-warte, du Rehberg, du Koboldskopf, de la Rosstrappe, la plateforme légendaire de l'Hexentanzplatz, puis la plaine immense bordée de l'ourlet d'Elbe et, tout au loin, les taches brillantes d'Erfurt, de Cassel, de Brunswick, de Hanovre et l'ombre légère et bleue des tours de Magdebourg.

Mais, le plus souvent, pris de velléités plus sociables, je me dirigeais sur Goslar. Vingt minutes de bicyclette ou une heure et demie de marche ombragée m'y conduisaient. Dans le décor séculaire de ses monuments, la petite cité mélangeait avec grâce ses maisons médiévales à ses villas modernes. On y respirait la paix bourgeoise et la majesté de l'histoire. Goslar ! C'est là qu'avaient séjourné Henri et Barberousse ; c'est là que l'on montrait encore, dans la Maison des Empereurs, vieille de neuf cents ans, le trône impérial du XII<sup>e</sup> siècle. Mais c'était là aussi, — et voilà principalement ce qui m'y attirait, — c'était là que résidait la belle Dorothea von Treutlingen, fille unique du conseiller de cour Otto von Treutlingen, blonde, rose, grasse, âgée de dix-neuf ans et, par-dessus tout, ma fiancée.

Fiancée, c'était peut-être beaucoup dire : nous ne l'étions encore que secrètement. Mais les relations de nos deux familles, la tacite complaisance avec laquelle le conseiller de cour aussi bien que mon père, le conseiller de commerce Hering, et ma mère, M<sup>me</sup> la conseillère de commerce Hering, toléraient mes assiduités, semblaient m'autoriser à considérer mon choix comme agréé et à libérer ma conscience du soin d'en dérober l'expression sous un trop prudent mystère. J'étais heureux et j'étais ardent.

Ma belle Dorothea habitait une somptueuse villa située non loin de la Maison des Empereurs. J'en abordais le perron avec ivresse et un flot de chaleur inondait mon cœur. Le carillon de mon coup de timbre se mêlait au bruit de son piano, qui martelait un farouche appel de Wagner ou une assourdissante symphonie de Mahler. Elle me recevait dans son petit salon,

décoré de meubles de Munich, ou au jardin, tout flambant de gros zinnias doubles et de soleils de Californie. Je mettais un long baiser sur son poignet charnu.

— O Dorothea, disais-je, encore deux ans de l'université de Halle et je serai docteur; j'obtiendrai un bon poste du gouvernement et nous pourrons nous marier.

— Wilfrid, murmurait-elle de sa voix profonde, mon cher Wilfrid, j'attendrai le temps qu'il faudra. Voulez-vous prendre un verre de bière?

J'acceptais; elle en prenait un avec moi, contemplant avec amour ma balafre, et je lui contais des histoires d'étudiants.

Ah! quelles heures délicieuses! Je lui parlais de mes camarades, de mes cours, de mes professeurs, de la joyeuse vie que nous menions et des prouesses que nous accomplissions. Je l'initiais à nos mœurs universitaires et à nos rites bachiques. Je lui dépeignais les costumes et les insignes des corporations, les vestes étroites à brandebourgs, les gants à crispins, les hautes bottes à l'écuyère montant sur la culotte blanche, les rubans, les écharpes, les bierzipfel, les cerevis brodés d'or, les casquettes innombrables et aux couleurs diverses, bleue pour Saxonie, verte pour Guesphalie, rouge au galon or et bleu pour Hanovre, violette à liseré rouge et blanc pour Allemagne, et celle de Teutonie, celle de Cimbrie, celle de Brunswigue, celle de Thuringie. Je lui décrivais le local où s'assemblait le corps dont je faisais partie, sa tourelle à créneaux surmontée de notre bannière, sa statue en pied d'un chevalier armé, sa grande salle de kneipe aux murs décorés de sabres, de rapières, d'écussons, de grandes pipes de porcelaine, de cornes énormes bordées d'argent, de portraits de Bismarck, de Moltke, de Guillaume I<sup>er</sup>, de Guillaume II, ainsi que des silhouettes noires de tous nos anciens, coiffés du deckel orange. Puis je lui détaillais nos séances de kneipe, les flots de bière blonde que nous absorbions au commandement et selon les pures traditions du rituel de Leipzig, les chopes à couvercle d'étain ciselé et les cruchons de faïence ornementés de devises, les chants du *Commersbuch* vociférés en chœur, les *Gaudeamus*, les *Ssassa geschmauset*, les *Alt Heidelberg*, les cris et les hurlements se croisant de toutes parts avec les appels à boire : *Prosit! Sauf! Ich komme nach! Rest! Steig in die Keschenkt! Geschenkt!* et les mémorables exploits

de notre valeureux Fuchsmajor, le gros von Pumplitz, surnommé Falstaff, étudiant de quinzième année, qui engoulait régulièrement ses vingt litres par soir, sans avoir besoin de passer une seule fois au vomitorium.

— Seigneur Dieu ! s'écriait alors la belle Dorothea avec admiration. C'est magnifique ! Vous n'en feriez pas autant, j'en suis sûre.

— Pas maintenant, c'est certain. Mais l'année prochaine, répliquais-je, j'espère bien y arriver.

Alors, pour maintenir mon prestige, je lui narraï pour la centième fois l'histoire de ma balafre, ma première balafre.

Nous nous mesurions dans une salle de bal sise à une demi-heure de la ville, au Giebichenstein. Chaque samedi, c'était un défilé de voitures chargées d'étudiants, chantant, sifflant, plastronnant, jurant, au milieu des claquements des fouets et du charivari des trompes d'automobiles. Les duels commençaient à sept heures du matin et duraient jusqu'au soir. Au bout de trois mois, j'avais eu l'honneur d'être admis à y assister ; au bout de six, on m'avait fait celui de me désigner pour soutenir le défi porté par ma corporation à la Saxonie. J'étais aux anges. Tout droit, la poitrine gonflée sous le plastron, le tablier de cuir au ventre, le brassard au bras, le bandage d'ouate autour du cou, sur les yeux les grosses lunettes noires armaturées de fer, je pris vaillamment position devant mon adversaire. « *Silentium für die Mensur !* » cria l'arbitre. Les seconds se garèrent. « *Auslegen !* » commanda le directeur du combat. Les rapières se mirent en garde. « *Los !* » Patata ! patata ! rapatatata ! En moulinet, par-dessus les têtes, les poignets gantés faisaient tourner les deux énormes lames. Les aciers se choquaient, se cognaient avec un bruit terrible, rebondissaient l'un sur l'autre, éraflaient les crânes et les visages. Les faces se tuméfiaient sous leurs coups. Entre les reprises, on constatait les blessures. Un tampon de coton aux doigts, l'arbitre venait cérémonieusement les toucher. « Un sang pour Teutonia ! deux sangs pour Saxonie ! » annonçait-il. Puis les rapières, toutes rouges, reprenaient leur tournoiement violent. Sept « sangs » avaient déjà été comptés sur moi, légères et superficielles éraillures au front, au nez, au cuir chevelu, qui cependant suffisaient à faire dégouliner jusque sur mes chaussures d'abondants filets vermeils, et je

m'apprêtais à poursuivre sans broncher la « partie », quand tout à coup j'avais reçu cette immense balafre qui, me fendant largement la joue du haut en bas et m'inondant d'un vaste flot de sang chaud, avait mis honorablement fin au combat. Saxonia était victorieuse. Mais combien j'en étais fier ! Et tandis que le chirurgien, son binocle sur le nez, aseptisait la plaie et de sa forte aiguille en recousait grossièrement les lèvres, je songeais avec ravissement au lustre qu'allait me valoir cette première épreuve et qu'au bout de deux ou trois autres assauts pareils, j'aurais brillamment conquis l'enviable dignité de Bursch. Aussi, le lendemain dimanche, ne voyait-on que moi, sur la Promenade, à l'heure de la musique militaire, lorgnant insolemment la foule, toisant les bourgeois, bombant le torse devant les demoiselles de Halle, tout roide d'orgueil, la tête prise dans mes linges de pansement et puant l'iodoforme à quinze pas.

La belle Dorothea écoutait ce récit avec un intérêt toujours renouvelé. Toute pâle d'émotion, elle se jetait à mon cou et, emportée par l'enthousiasme jusqu'à me tutoyer, elle s'écriait :

— Tu es un héros !

Un héros, certes, je pensais bien en être un ; mais en ce moment, en cette heure d'intimité délicieuse, dans ce petit salon où nous étions seuls tous les deux autour de nos chopes de bière et la main dans la main, mon héroïsme se fondait en un sentiment plus tendre, bien que non moins noble à mes yeux : l'amour.

C'est au retour d'une de ces promenades enchanteresses à Goslar que m'attendait, un jour, la surprise la plus imprévue. Ce jour-là, autant le préciser tout de suite, était le 25 juillet. Tout en regagnant paisiblement la maison, je songeais avec bonheur au souriant avenir qui s'ouvrait devant moi, tandis que le crépuscule commençait à nuancer de teintes moins vives le penchant de la forêt. Je trouvais mon père, le conseiller de commerce Hering, plongé comme d'habitude dans la lecture du *Berliner Tageblatt*, pendant que mes sœurs brodaient sagement au crochet et que ma mère, M<sup>me</sup> la conseillère de commerce Hering, penchée sur son secrétaire de bois de rose, griffonnait sa correspondance. L'heure du repas du soir approchait et rien ne paraissait devoir distinguer ce jour des

précédents, sinon la félicité renouvelée qu'il m'avait value, quand Johann, notre domestique mâle, vint me remettre un pli qu'un gendarme avait apporté pendant mon absence.

Je l'ouvris d'un doigt détaché, le prenant déjà pour quelque banale contravention de pêche ou telle autre futilité analogue; mais à peine y avais-je jeté les yeux, que j'éprouvai une violente contrariété. Je n'y vis d'abord qu'une chose : mes vacances brusquement interrompues.

C'était un ordre de l'autorité militaire d'avoir à rejoindre mon régiment, à Magdebourg, où je devrais être rendu le 27 juillet au soir à six heures.

Bien que le papier affichât à l'angle cette recommandation : « Strictement secret », je le tendis, comme je le devais, à mon père.

Celui-ci, abandonnant son *Berliner Tageblatt* qui resta largement étalé sur ses genoux, le prit, l'examina, le lut et le relut, puis, après avoir longuement réfléchi, tandis qu'un ample pli bridait son front, prononça ce seul mot :

— Mobilisation.

— *Ach was ?* s'écria ma mère en se retournant d'un bloc sur son tabouret à vis.

Mes deux sœurs étaient debout, leur crochet à terre. Tout le monde s'exclamait, s'étonnait, s'agitait, tandis que je restais fort interdit de ma subite importance.

— *Ja wohl*, c'est comme cela, expliquait solennellement mon père. Voilà notre Wilfrid rappelé sous les drapeaux. Pour moi, la chose est claire. Devant les complications de la situation internationale, notre gouvernement, se rangeant aux conseils de la prudence, commence à mobiliser l'armée allemande.

— Est-ce qu'il va y avoir la guerre ? questionna ma mère anxieusement.

— Dieu et l'Empereur sont seuls au courant. Moi, je n'en sais rien.

— Que dit le *Berliner Tageblatt* ?

— Le *Berliner* pense que les événements sont très graves, que l'Allemagne doit montrer qu'elle est vraiment l'Allemagne, sortir sa poudre sèche, tenir son poing haut dressé et empêcher ces faquins de Français et ces bandits de Russes de se moquer de nous.

— Et il a raison, m'écriai-je, saisi d'une ardeur belliqueuse. Nous autres, Allemands, nous ne craignons que Dieu et nul autre.

— Bien dit ! punctua mon père. Au reste, je ne pense pas que les choses aillent si loin : il suffit généralement de parler fort pour que cette vermine s'apaise aussitôt.

— Dieu le veuille ! fit ma mère qui tremblait déjà pour moi.

Johann, le domestique, venait, sur ces entrefaites, d'ouvrir à deux battants la porte de la salle à manger et annonçait :

— La table est couverte.

Mais cela ne mit pas fin, on le conçoit, à cette intéressante conversation, qui se prolongea pendant tout le souper et dans la soirée qui suivit. Les petites truites de l'Ilse, produit de ma pêche du matin, les nouilles renflées à la crème, le rôti de porc à la compote d'airelles ne recueillirent pas leurs marques d'approbation habituelles, tant la préoccupation générale était vive. Mon père, le conseiller de commerce, s'était mué en un politicien de haute volée, qui en eût remontré à M. de Bethmann-Hollweg. Ma mère s'affolait, s'énervait, posait vingt fois les mêmes questions, ne parvenant pas à comprendre comment il se trouvait des gens assez fous pour oser résister à la puissance allemande et assez dénués de conscience pour vouloir empêcher ce bon empereur François-Joseph de tirer une vengeance méritée de ces assassins de Serbes. Mes sœurs criaillaient, péroraient, enfilait leurs naïvetés comme les perles de verre de leurs colliers. Il n'était pas jusqu'à Johann qui, tout en accomplissant automatiquement son service, ne donnât les signes d'une visible inquiétude.

— Qu'avez-vous Johann ? lui demanda enfin mon père.

— C'est que... pardonnez-moi, monsieur le conseiller de commerce, c'est que, s'il y a la guerre, moi aussi je devrai partir.

— Quel âge avez-vous, Johann ?

— Trente-huit ans, monsieur le conseiller de commerce.

— Vous faites partie de la landwehr. Quel est votre corps ?

— Le dix-septième, monsieur le conseiller de commerce, celui de Dantzig.



— Alors, c'est contre les Russes, mon ami, que vous irez vous battre.

— C'est que, monsieur le conseiller de commerce, ce sont d'affreux sauvages. On dit que les Cosaques mettent à la broche les petits enfants.

— Et bien, mon ami, avec une bonne baïonnette au bout de votre fusil, vous serez en mesure de les embrocher à leur tour.

— Quelle horreur ! glapit ma mère, toute prête à prendre une crise de nerfs.

Mais quand nous fûmes de nouveau réunis au salon, autour de la table de thé, que les cigares s'allumèrent, que le kirschwasser brilla dans les verres à liqueur, tandis que les portes-fenêtres ouvertes sur la forêt endormie nous envoyaient l'odorante fraîcheur de la nuit, le calme se fit peu à peu dans les esprits et l'on finit par conclure que tout cela se passerait sans doute fort bien et qu'au bout de quinze jours, la France rentrée sous terre, la Russie muselée, la Serbie triomphalement occupée du Danube au Balkan par les armées de Sa Majesté Apostolique, la maison paternelle me reverrait reprendre tranquillement le cours de mes vacances interrompues.

Malgré ces prévisions rassurantes, ma nuit fut plutôt perplexé et je ne dormis guère. Je songeais à cette grande caserne de Magdebourg, où, au sortir du gymnase, j'avais fait mon volontariat d'un an. J'en revoyais la vaste cour quadrangulaire, avec ses hauts murs ocre percés de centaines de petites fenêtres régulières, ses bassins de pierre, ses trois arbres maladifs et son sol de terre battue qui s'ornait en son milieu d'une statue en fonte de l'empereur Guillaume I<sup>er</sup> sur un socle de stuc. Je revoyais la salle d'exercice avec sa sciure de bois, ses râteliers de fusils et ses engins de gymnastique ; les chambrées de soldats, une par escouade, avec les lits plats alignés et les files d'armoires à l'ordonnance ; le local des sous-officiers, au rez-de-chaussée de l'aile gauche de la caserne ; le casino des officiers, dans une avenue voisine, avec son porche élégant, son vestibule à l'antique, sa galerie de fête et sa salle à manger gothique où chaque jour, sanglé, correct, immobile et silencieux, j'étais admis à m'asseoir au bas bout de la table pour prendre mon repas de midi en compagnie de mes supérieurs.

Vie mécanique, fatigante et monotone. Mais quand ma période d'instruction se fut terminée par quinze jours de grandes manœuvres d'armée sur l'Elbe, et qu'au cours de la triomphale revue qui les clôtura j'eus défilé, la jambe haute et le pied tendu, en tête de la demi-section dont on m'avait confié le commandement, devant le tertre où, dans la brillante escorte de son état-major, se cambrait l'uniforme éblouissant de S. M. l'Empereur Guillaume II, j'éprouvai jusqu'au fond de mon être, pendant que montaient de tous côtés les éclats des cuivres tonnant le *Deutschland, Deutschland über alles*, l'intense et magnifique orgueil de me sentir un soldat allemand.

Et maintenant, qu'allait-il m'advenir ? Quel allait être mon sort, et avec le mien celui de mon régiment, celui de l'armée, celui de l'Allemagne, celui du monde ? Quelles conversations allaient se tenir autour de la longue table du casino des officiers ? Quel air aurait le colonel von Steinitz, derrière ses sourcils épais et sa grosse moustache hérissée ? Quels discours nous tiendrait notre chef de bataillon, le major von Nippenburg, du haut de sa parole tranchante et de ses lèvres rases ? Quels jurons partiraient des dents gâtées du capitaine Braumüller, mâchant son éternelle cigarette ? Quels changements se seraient produits dans mon ancienne compagnie ? Y reverrais-je le premier-lieutenant Poppe, plus que jamais mordant, rogue et sarcastique, le lieutenant Schimmel, couturé comme un damier, le lieutenant von Bückling, élégant, corseté, pommadé et le monocle à l'œil, le sergent-major Schlapps et le vice-feldwebel Biertümpel, les sergents Krebs, Schmauser, Schweinmetz et Buchholz, les sous-officiers Brandenfels, Schuster, Quarck, Dickmann et cette immonde et magnifique brute de Michel Bosch, surnommé Wacht-am-Rhein, pour sa constante habitude, quand il était saoul, de brailler au milieu de ses renvois, de ses hoquets et de ses déjections les strophes enflammées de cet hymne patriotique ? Retrouverais-je ceux avec lesquels je m'étais plus ou moins lié, ceux que, dans le cadre de la discipline et le ménagement de la hiérarchie, je pouvais nommer mes amis, le lieutenant Koenig, l'enseigne Wollenberg, l'exempt Lothar et les trois autres volontaires du bataillon, Max Helmuth, Otto Fuchs et le baron Hildebrand von Waldkatzenbach, aussi prétentieux que son nom était long et sa noblesse parcheminée ?

Tous ces souvenirs me remontaient en foule au cerveau, tandis que l'inquiétude commençait à m'oppresser et que je me retournais dans mon lit sans dormir. Au canon des manœuvres se substituait étrangement dans ma tête le canon de la guerre : la guerre dont je me représentais déjà en images vives le tumulte et l'ardente mêlée ! Je sentais peu à peu venir le rêve ou le cauchemar. Je m'endormis enfin au petit jour d'un sommeil éreinté. Quand je me réveillai, très tard, je me trouvais couvert de sueur : j'étais entré le premier dans Paris et je venais de rapporter à ma chère Dorothea, en guise de cadeau de nocces, le trésor de la Banque de France. Le chocolat que Johann m'avait apporté à l'heure habituelle était froid sur la table et le soleil inondait ma chambre.

L'après-midi de ce même jour, qui était un dimanche, je ne pus m'empêcher de pédaler jusqu'à Goslar, pendant que ma mère préparait ma cantine.

Dorothea me reçut avec de grands témoignages d'affection, mais non sans étonnement, vu ma visite de la veille.

— Je pars demain, lui dis-je ; vous ne me reverrez pas avant quinze jours.

— Mon Dieu, Wilfrid, où allez-vous ?

— A Magdebourg.

— Qu'allez-vous faire à Magdebourg ?

— Je suis appelé pour une période d'instruction militaire.

Cela pouvait être vrai. J'avais, en effet, à accomplir encore, à la suite de ma libération, deux périodes de huit semaines pour être nommé officier de réserve. J'aurais donc pu me contenter de cette explication. Mais me rendant bien compte que ma convocation, dans ce cas, n'aurait pas été libellée de la sorte et qu'il s'agissait certainement d'un appel extraordinaire, je m'écriai tout à coup, saisi d'une émotion trop naturelle et du besoin de mettre de la solennité dans mes adieux :

— Je mens, Dorothea, ce n'est pas pour une période d'instruction que je suis appelé : je crois qu'il va y avoir la guerre.

— La guerre ! s'exclama-t-elle bouleversée. La guerre ! *Herrgott !*

Et s'élançant du côté de la porte, elle se mit à crier :

— Papa ! papa ! il va y avoir la guerre !...

Je l'arrêtai tout effaré, me souvenant du « strictement secret » de l'ordre de mobilisation.

— Non, non, dis-je, il ne faut pas qu'on le sache... Personne ne doit savoir encore... Je viens secrètement vous faire mes adieux.

— *Herrje !* que vais-je devenir ?

Je ne cherchai pas à rassurer Dorothea. Il me plaisait de la voir pleurer, s'effondrer, jugeant de son amour par ses larmes et ne voulant pas qu'il fût supposable, devant elle, que je ne partisse pas réellement pour la guerre.

— Je vous rapporterai des bijoux français, fis-je. Car j'espère bien avoir le plaisir de tuer quelques officiers. Ils portent tous, paraît-il, des bracelets, des bagues, des breloques de prix et l'on en voit, dit-on, ornés de boucles d'oreilles.

— De boucles d'oreilles !... susurra-t-elle dans ses pleurs.

— Je vous en enverrai, déclarai-je.

— Oh ! oui, oui, des boucles d'oreilles !... Vous me le promettez ?

— Je vous enverrai aussi des cartes postales datées de tous les lieux de nos victoires.

— Mais, dit-elle, si c'est vous qui êtes tué ?

— Alors, fis-je avec un grand geste, vous vous direz que je serai mort glorieusement pour la patrie allemande et vous me pleurerez toute votre vie.

— Oh ! plus que ça, gémit-elle, jusque dans l'éternité !

C'est en de tels propos que nous nous entretenîmes pendant une heure, fréquemment entrecoupée de cette exclamation qu'elle me lançait en même temps que ses beaux bras autour du cou, ni plus ni moins que quand je lui contais l'histoire de ma balafre :

— Tu es un héros !...

Doux souvenirs ! moments inoubliables !

Et quand fut venu celui de la séparation et qu'après lui avoir fait jurer à nouveau de ne pas divulguer ce terrible secret de la guerre, j'eus pris pour la dernière fois congé d'elle, j'emportai comme un miel à mes lèvres le goût de son premier baiser sur la bouche.

O ma Dorothea !...

Il avait été décidé, pour ne pas prêter aux commentaires de

la population, que mon père m'accompagnerait seul à la gare, en chapeau de paille et les mains dans les poches, comme s'il s'agissait pour moi d'une courte excursion. Ainsi fut fait. Johann nous suivait, à cinq pas de distance, portant ma valise.

Le train s'annonça. Nous le vîmes paraître au déclin de la courbe. Il vint se ranger le long de la petite gare. Il était passablement plus long que d'habitude. Je me dirigeai vers une voiture de seconde classe. Des chants sortaient des wagons de troisième.

— *Einsteigen !... Fertig !*

— Bon voyage, mon fils Wilfrid !... Au revoir dans quinze jours !...

Le train s'ébranla, cracha sa fumée, tandis que mon père, le conseiller de commerce Hering, saluait du mouchoir et que le domestique Johann ôtait dignement sa casquette.

## II

Le trajet jusqu'à Magdebourg n'est pas long. Après Ilsenburg, il y a Wernigerode, puis Dannstedt, puis Halberstadt, où l'on rejoint la ligne de Halle. D'Halberstadt à Magdebourg on met une heure et demie.

En gare, pas un uniforme. Je chargeai un commissionnaire de porter ma cantine à la caserne et m'en fus faire un tour en ville. Tout y était habituel et calme. Les magasins étalaient leurs vitrines, devant lesquelles baguenaudait la foule bourgeoise. Les promeneurs animaient la Kaiserstrasse.

J'avais encore deux heures de liberté. Je décidai de les employer à me rafraîchir dans une brasserie, car il faisait terriblement chaud. J'entrai au Franziskaner. L'immense taverne était pleine. Je finis cependant par trouver une place et me mis aussitôt à vider des cruchons avec la même soif que si j'avais été notre valeureux Fuchsmajor, le gros von Pumplitz, surnommé Falstaff.

A toutes les tables des journaux étaient déployés devant le nez alourdi de consommateurs absorbés. Présument qu'il pouvait être survenu quelques événements importants, je me fis apporter les dernières gazettes et ne tardai pas à être plongé dans cette lecture aussi profondément que mes voisins.

Comme il était à prévoir, la Serbie continuait à faire des

siennes. Cette insolente peuplade se refusait à accepter les conditions exceptionnellement modérées de la note autrichienne, forçant ainsi le gouvernement austro-hongrois à rompre les relations diplomatiques. Le ministre d'Autriche avait quitté Belgrade et le ministre de Serbie à Vienne avait reçu ses passeports.

J'avais absorbé déjà une douzaine de journaux, quand je me sentis frappé sur l'épaule.

— *Guten Abend*, Herr Wilfrid, vous êtes donc à Magdebourg ?

C'était un ami de mon père, le juge de district Obercassel, dont je fréquentais la maison pendant mon année de volontariat.

— Comme vous le voyez, monsieur le juge de district, je suis ici de passage.

— Quoi de nouveau ? Tout le monde va bien, à Ilsenburg ?

— Tout le monde va bien, je vous remercie. Mon père fait chaque jour son heure de trapèze, ma mère cultive son piano et mes petites sœurs grandissent.

— Tant mieux, tant mieux. Et vous, Herr Wilfrid ? Vous étudiez à Halle, je crois ?

— A Halle, parfaitement, monsieur le juge de district.

— Oh ! oh ! fit-il en m'examinant, mes félicitations ! Vous avez ramassé là une superbe balafre. Cela vous va fort bien, mon cher !

Il me secoua cordialement la main, s'assit en face de moi, commanda un demi-litre et, remarquant l'amoncellement des journaux sur la table, demanda :

— Vous avez lu les feuilles du soir ? Quelles sont les nouvelles ? L'Autriche a-t-elle fait sa déclaration de guerre ?

— Pas encore, monsieur le juge de district. Nous en sommes toujours à la rupture diplomatique. Vous croyez donc à la guerre ?

— Naturellement.

— Et la médiation des puissances ?

— Bêtise ! L'Autriche veut avoir la Serbie, elle l'aura ! Elle n'en fera qu'une bouchée.

— C'est certain. Mais il y a la Russie. Que fera la Russie ?

— La Russie fera ce qu'elle voudra. Cela nous est égal.

— Comment, cela nous est égal? Mais si la Russie bouge, nous intervenons!

— Eh bien, nous intervenons.

— Vous croyez donc aussi à la guerre européenne?

— J'y crois aussi.

— Cependant, notre gouvernement assure qu'il veut la paix.

— Il l'assure, sans doute. Il faut toujours assurer qu'on veut la paix. Mais je pense que c'est précisément pour avoir un bon motif d'intervention qu'il laisse François-Joseph donner tête baissée dans l'affaire balkanique. Vous comprenez que si l'Allemagne voulait réellement la paix, notre empereur n'aurait qu'un mot à dire pour que tout rentre aussitôt dans l'ordre.

— Ce mot, l'empereur va peut-être le dire. Qui sait s'il ne rentre pas aujourd'hui à Berlin pour cela?

— Je ne le pense pas. L'Allemagne a tout intérêt à une guerre européenne. Jamais la situation ne nous aura été plus favorable: la Russie sans chemins de fer et perdue par ses grèves, la France plus qu'aux trois quarts pourrie, incapable d'un effort militaire, l'Angleterre en proie à la guerre civile et devant forcément rester neutre.

— C'est juste. Mais si la situation nous est si favorable, ne pensez-vous pas, monsieur le juge de district, qu'aucun pays n'osera nous attaquer? Il faudrait donc que ce soit l'Allemagne qui prenne l'offensive? Assumerait-elle la responsabilité de déclarer la guerre?

— Pourquoi pas? Je ne vois pas pourquoi l'Allemagne ne déclarerait pas la guerre, si c'est nécessaire. Offensive, défensive, tout cela ne signifie rien, Herr Wilfrid. En réalité, on se défend toujours, même quand on attaque. Or, nous nous sentons attaqués, parce qu'on ne nous laisse pas faire ce que nous voulons. En attaquant à notre tour, nous ne faisons donc que nous défendre. Il n'y a pas un Allemand qui ne comprenne cela.

— Vous voulez dire que de quelque façon que la guerre s'engage, cette guerre ne sera jamais pour nous qu'une guerre défensive?

— C'est exactement ce que je veux dire. Tenez, les socialistes eux-mêmes... Je vois que vous venez de lire cette peste de *Vorwaerts*, fit-il en posant son gros index poilu sur la feuille

socialiste... Eh bien, les socialistes eux-mêmes finiront aussi par le comprendre.

Et comme j'avais un geste d'incrédulité :

— Vous verrez, affirma-t-il.

Puis, après avoir allumé un cigare et fait renouveler son demi, le juge de district Obercassel continua :

— C'est maintenant qu'il nous faut agir. Dans quelques années, il serait trop tard. Nous avons besoin de nous étendre, de briser autour de nous des résistances qui pourraient devenir trop fortes. Il nous faut les ports du nord, les mines de fer et les colonies françaises. Il nous faut la Vistule et la mainmise sur la Baltique. Il nous faut l'accès de la Méditerranée et la domination sur tout l'empire ottoman. Voilà pour commencer. Dans vingt ans, ce sera le tour de l'Angleterre. Dans cinquante ans, les Etats-Unis seront allemands, le Brésil de même; le canal de Panama nous appartiendra et nous pourrons alors nous occuper sérieusement de la Chine.

— C'est magnifique ! m'écriai-je enthousiasmé.

— Nous ne verrons pas tout cela. Vous peut-être, pas moi. Mais je suis modeste. Je me contenterai d'assister à la première partie de cette colossale trilogie.

Il prononçait tout cela tranquillement, l'œil doucement émerillonné, en ingurgitant à petits coups sa bière blonde.

— Mais j'y songe, fit-il, vous êtes mobilisable, Herr Wilfrid. Vous n'avez encore rien reçu ?

J'hésitais à répondre. Mais je voulus maintenir le secret.

— Non, dis-je en rougissant.

— Cela m'étonne, car chez nous l'artillerie et les pionniers sont déjà partis.

— Quand ?

— Il y a trois jours. Ils doivent être bien loin maintenant.

— Vous les avez vus ?

— Non. Peu de gens les ont vus. Ils sont partis de nuit. Le 26<sup>e</sup> régiment d'infanterie est également parti, mais la nuit dernière seulement. Il s'est embarqué à la gare de Neustadt.

— Et le 183<sup>e</sup> ?

— Le 183<sup>e</sup>, on ne le voit pas non plus. Mais je crois qu'il est encore ici. Il doit être consigné dans sa caserne. Est-ce au 183<sup>e</sup> que vous êtes incorporé ?



— Pour le moment, oui. Mais je serai peut-être affecté à son régiment de réserve.

— C'est probable. Vous êtes sous-officier maintenant?

— J'ai été libéré avec ce grade, mais je ne sais si on me le conserverait dans une campagne.

— Oh! certainement. On n'a jamais trop de sous-officiers. Et si la chance vous favorise, vous ne serez pas longtemps sans avoir le porte-épée. Il y aura vite des trous à combler, expliqua-t-il placidement.

Ceci me rappela la caserne. Je tirai ma montre. Il était cinq heures et demie.

Je réglai ma consommation et, prétextant un train à prendre, je laissai le juge Obercassel dans la salle enfumée du Franziskaner.

— Mes amitiés chez vous, me cria-t-il encore... et bonne chance!... Si vous allez en France, vous m'enverrez une carte postale timbrée de Paris!

La grosse horloge du corps de garde sonnait six heures, quand je fis mon entrée à la caserne. Une vie intense la remplissait du haut en bas. A toutes les fenêtres s'agitaient des gestes, s'activaient des silhouettes; partout s'astiquaient ou se brossaient des effets militaires. Sous la haute majuscule de leur lettre d'ordre les multiples portes engouffraient ou dégorgeaient un flot incessant d'uniformes. Un sourd remue-moment continu, sans éclats, sans vacarme, montait ou descendait de partout, coupé de brefs commandements ou du bruissement cadencé des pas. Sur tout un côté de la cour principale étaient alignés trois ou quatre cents hommes en calot rond et vareuse de couil, qui faisaient l'exercice sous les ordres d'un premier-lieutenant et d'une demi-douzaine de sous-officiers.

J'aperçus tout d'abord le lieutenant Kœnig, occupé à dénombrer un amoncellement de bagages à l'entrée du magasin de bataillon. Une liste à la main, il en vérifiait le compte, pendant que deux soldats du train rangeaient les colis et les classaient sous ses yeux. J'allai aussitôt à lui.

— Tiens, Hering! *Wie geht's, bester Freund?*

— Fort bien. Un peu ahuri seulement par tous ces événements.

— Hein! Qui nous aurait dit aux dernières manœuvres...

— Alors quoi ? Nous partons ?

— Nous partons. Mais quand, *das weiss ich nicht*. Le colonel reste mystérieux. Quand avez-vous reçu votre ordre ?

— Avant-hier.

— Parfait. Avez-vous vu le capitaine ?

— Pas encore. J'arrive.

— Eh bien, montez vous mettre en tenue. Je vous rejoindrai dans une demi-heure. Nous irons ensemble. Vous verrez, mon cher, un homme extraordinaire.

— Qui ça, Braumüller ?

— Mais non, Kaiserkopf... le capitaine Kaiserkopf.

Puis voyant mon étonnement :

— C'est juste, vous ne savez pas... Braumüller est parti avec l'active.

— Le régiment n'est plus ici ?

— Non. Nous autres, nous sommes affectés au cadre de réserve. Nous avons un nouveau capitaine, et c'est le capitaine Kaiserkopf.

— Kaiserkopf..., répétais-je, comme pour me graver dans la tête ces syllabes sonores.

— A propos, fit Kœnig, ce n'est pas la peine de sortir votre tenue de service. On distribue depuis ce matin les uniformes de campagne. Faites-vous délivrer le vôtre. A tout à l'heure.

— C'est entendu. Mais qu'est-ce que c'est donc que tous ces gens-là ? demandais-je, montrant les hommes à l'exercice. Il y a là pour le moins un demi-bataillon.

— Une compagnie, mon cher, une seule compagnie, la sixième.

— Une compagnie ! m'écriais-je. Vous plaisantez. Il y en a près de quatre cents.

— Parfaitement, mon ami. Toutes les compagnies de notre régiment vont avoir trois cent cinquante hommes sur pied de guerre.

Je restai suffoqué. Trois cent cinquante hommes par compagnie, cela me semblait un chiffre énorme.

— *Kanonenfutter*, murmura philosophiquement le lieutenant Kœnig. Ah ! les Français ne se doutent pas de ce qu'ils vont recevoir sur le dos : l'active et la réserve, tout à la fois, et des compagnies de trois cent cinquante hommes !

Sur quoi il se remit à sa besogne d'estampillage.

Je montai à la compagnie. Notre étage bourdonnait comme une ruche en travail. Par les portes des chambrées on voyait les hommes en tricot de coton préparer leurs paquetages, ordonner leur fourniment, graisser leurs bottes. Des sous-officiers s'évertuaient, bougonnaient des instructions, mâchaient des jurons entre leurs dents tabagiques. Une prenante odeur de suée, de pieds et d'aisselles flottait dans les corridors.

Je rencontrai le fourrier Schmauser devant les lavabos.

— Ah ! vous voilà, Hering ! Je vous ai logé chez le feldwebel Schlapps. Vous ne vous plaindrez pas !

— Le feldwebel est absent ?

— Le feldwebel est parti en avant avec le lieutenant-colonel Préuss pour les cantonnements.

— Où ?

— Je n'en sais rien.

— Quand partons-nous ?

— Je n'en sais rien.

— Mais, savez-vous au moins si nous partons ?

— Je n'en sais rien de rien. Tout ce que je sais, c'est qu'on s'occupe de nous cantonner quelque part. Voici la clef du feldwebel. Je vais vous envoyer le tailleur, puis vous irez au magasin d'habillement choisir un casque. Tout le monde est équipé à neuf des pieds à la tête.

— Quel remue-ménage !

— Ne m'en parlez pas ! Voici deux nuits que je ne dors pas. Les chambrées sont archi-pleines, je ne sais où caser mes hommes.

Tout pénétré de son importance, le fourrier Schmauser épongeait son front moite.

Je trouvai ma cantine qui m'attendait devant la porte du feldwebel. Le logement était des plus confortables. Il se composait de deux pièces donnant sur la cour de la manutention, l'une servant de salon, l'autre de chambre à coucher. Le meuble en était cossu et voyant. Sous une panoplie de pipes auréolant de leurs rayons divergeants le portrait en couleur de l'empereur, s'étalait, très fatigué, un large divan bleu de Prusse, devant lequel traînait une peau de renard. Sur la cheminée, entre deux enveloppes d'obus garnies d'herbes stérilisées, je reconnus la jolie pendule en porcelaine de Meissen que j'avais donnée au feldwebel pendant mon volontariat.

Mais ce qui surprenait le plus dans l'appartement du feldwebel Schlapps, c'était la quantité prodigieuse de souvenirs de femmes qui en ornaient tous les coins et recoins. Le nombre des photographies surtout était considérable : il y en avait de toutes les sortes, dans toutes les poses et dans tous les costumes. Tout ce qui avait passé sur les scènes des music-halls de Magdebourg, sur la piste de son cirque, dans ses tavernes, dans ses confiseries, dans ses bals publics, dans ses bars, sur ses trottoirs ou dans ses maisons louches s'étalait là, paradant, aguicheur, érotique et brutal, témoignage impressionnant des robustes appétits et des succès féminins de notre feldwebel.

Je m'occupais à cette contemplation et ma pensée rougissante s'en allait déjà, portée par un courant naturel, errer à la dérive du côté des charmes encore à peine entrevus de ma chère Dorothea, quand le tailleur Stich entra. Il avait les bras chargés de deux ou trois tuniques et d'autant de pantalons.

— A vos ordres, monsieur l'aspirant. J'ai conservé vos mesures de l'année dernière. Avez-vous grandi ? Avez-vous grossi ?

— Pas d'un pouce, Stich.

— Alors, fit-il de sa voix nasillarde, voilà qui doit vous aller comme un gant.

Il me présenta un uniforme et m'aida à l'endosser. J'en examinai l'effet dans la grande glace de Schlapps.

C'était le fameux uniforme *feldgrau*, dont j'avais déjà porté un spécimen aux manœuvres.

La glace me renvoyait mon image guerrière, grise du collet aux genoux. Tout y était *feldgrau*, jusqu'aux pattes d'épaules, jusqu'aux parements des manches. Les couleurs du corps d'armée ne se remarquaient que par les minces liserés rouges du devant de la tunique, des poches de basques, du col et des parements et le liseré bleu des pattes d'épaules, sur lesquelles s'inscrivait en rouge le numéro du régiment. Un galon doré de sous-officier bordait le collet et les parements.

— Eh bien, murmurait Stich en me tapotant de tous les côtés, il me semble que ça va !

— Ça va.

— C'est un peu ample, mais vous serez mieux à votre aise. Vous n'allez pas à la parade, vous allez à la guerre.

Je lui donnai un mark de pourboire, puis j'allai au magasin d'habillement et à l'armurerie toucher le reste de mon équipement.

Quand je fus de retour chez le feldwebel, j'y trouvais Kœnig qui m'attendait.

— Et maintenant, *mein lieber*, allons voir le capitaine Kaiserkopf.

Le bureau du capitaine était situé à l'extrémité de l'étage occupé par notre compagnie. Un planton en tenue de guerre, baïonnette au canon, en gardait l'entrée. Au passage de Kœnig, il rectifia la position et présenta l'arme. Nous fûmes reçus dans l'antichambre par l'ordonnance.

— Monsieur le capitaine est-il là ?

— A vos ordres, monsieur le lieutenant. Monsieur le capitaine est là, avec le vice-feldwebel Biertümpel.

Nous pénétrâmes dans une grande pièce qui s'éclairait sur la cour principale par deux hautes fenêtres à stores verts. Derrière un bureau de chêne chargé de dossiers se hérissait, entre une énorme chope de bière et un revolver de gros calibre, une tête étrange et presque monstrueuse. Sous la casquette à visière, un front proéminent, bossué, corroyé comme du cuir de botte projetait une paire de formidables sourcils aux soies épaisses et menaçantes.

Je m'étais figé dans une attitude raide, les talons joints, la main gantée à la jugulaire du casque, attendant que le capitaine Kaiserkopf daignât lever les yeux sur moi. Un crayon à la main, il s'occupait à pointer sur un état d'effectifs des noms que lui défilait la voix éraillée du vice-feldwebel Biertümpel :

— Schuhmacher, Hans ; Müller, Jakob ; Petermann, Otto ; Schnupf, Siegfried...

Cela aurait pu durer longtemps ainsi et j'aurais pu l'examiner encore plus en détail, si, ce qui lui arrivait sans doute à intervalles rapprochés, il n'avait éprouvé le besoin de boire. Sa main velue se porta vers l'anse de sa chope, de gros yeux gris de fer se levèrent, roulèrent un instant sous leurs sourcils énormes et se fixèrent sur moi. J'en profitai pour m'annoncer :

— *Offiziers-Aspirant Wilfrid Hering!*

Il aperçut en même temps Koenig qui le saluait ; il lui tendit deux doigts, puis, montant sa chope à ses lèvres, il y trempa largement sa moustache, tandis que Koenig prononçait :

— Monsieur le capitaine, l'aspirant Hering est notre meilleur volontaire de la classe 1912. C'est un sujet distingué, qui fera honneur au régiment. Le capitaine Braumüller faisait grand cas de lui.

— *Schæn, schæn*. Voyons ses notes, Biertümpel.

Puis tandis que le vice-feldwebel feuilletait un dossier :

— Belle mine, solide gaillard, formula-t-il en me jaugeant de son œil gris. Superbe balafre.

— S'il vous plaît, monsieur le capitaine, croassa le vice-feldwebel en lui présentant la feuille qui me concernait.

Le capitaine Kaiserkopf y plongea le nez.

— Ah ! voyons... *Einjaehrig-Freiwilliger Wilfrid Hering*, c'est bien ça... octobre 1912... *stimmt*... Tenue, bonne ; instruction militaire, bonne ; baïonnette, passable... Ah ! ah ! il paraît que vous n'êtes pas fort sur la baïonnette ? *Teufel !* voilà qui est mauvais, monsieur Hering, voilà qui est très mauvais ! La baïonnette, *Donnerwetter !* c'est capital. Comment voulez-vous vous en tirer, si vous n'êtes pas fort sur la baïonnette ? Vous vous ferez embrocher comme un poulet !... Voyons la suite. Vous avez eu plusieurs fois des prix de tir ; c'est mieux. Vous avez obtenu les aiguillettes de soie avec glands ; *schæn*. Vous avez été promu exempt au bout de six mois de service et trois mois plus tard sous-officier surnuméraire. Vous avez subi avec succès votre examen d'officier de réserve et reçu votre qualification avec la note très bien ; ce n'est pas mal... Mais, *Donnerwetter !* il y a encore quelque chose qui ne me satisfait pas, monsieur Hering, pas du tout...

Il engoula une ample rasade, puis continua :

— *Donnerwetter !* dis-je, il y'a encore quelque chose qui ne me satisfait pas. Vous n'avez pas, monsieur Hering, paraît-il, la voix assez forte pour pousser convenablement notre hurrah national. Cela, monsieur Hering, c'est impardonnable. Ne savez-vous pas, *Donnerwetter !* que le hurrah allemand est avec la baïonnette allemande le moyen le plus puissant que connaisse notre infanterie pour jeter la terreur dans les rangs de l'ennemi ? Un Allemand qui ne sait pas manœuvrer proprement sa baïonnette, ni pousser hardiment son hurrah ne

sera jamais qu'un zéro devant le perfide adversaire. Allons, monsieur Hering, criez après moi : Hourrah !

Son organe fit trembler les vitres. Je rassemblai mon énergie et hurlai avec un souffle que je ne me connaissais pas :

— Hourrah !

— Hourrah ! nom de Dieu ! hourrah !

— Hourrah !

— Cela manque de coffre. Vous ne buvez pas assez de bière, monsieur Hering.

Je songeai à tout ce que j'avais absorbé peu d'heures auparavant, mais je n'en répondis pas moins avec subordination :

— J'en boirai davantage, monsieur le capitaine.

Le lieutenant Kœnig crut bon à ce moment d'intervenir de nouveau :

— Je vous demande la permission d'ajouter, monsieur le capitaine, que l'aspirant Hering est le fils du conseiller de commerce Karl Hering, de la province de Saxe, possesseur de nombreuses fabriques, membre des conseils d'administration de sociétés importantes, propriétaire foncier, décoré de l'ordre de l'Aigle-Rouge et admis à la fréquentation de la plupart des familles nobles du pays. Le conseiller de commerce Karl Hering est plusieurs fois millionnaire.

Ce petit discours parut faire une certaine impression sur le capitaine Kaiserkopf. Son visage renfrogné se détendit visiblement et il proféra aussi aimablement qu'il lui était possible :

— Je vous félicite, monsieur Hering, d'appartenir à une bonne famille. Les bonnes familles sont les bonnes familles, chacun sait ça, *Sacrament* ! et l'Allemagne peut compter sur leur dévouement.

Et se levant solennellement de derrière son bureau, — sa stature me parut énorme, — il prononça en faisant le salut militaire :

— Aspirant Hering, êtes-vous prêt à verser votre sang pour Sa Majesté l'Empereur ?

Je répondis d'un ton pénétré :

— Je le suis, monsieur le capitaine.

— Pour la patrie allemande ?

— Je le suis, monsieur le capitaine.

— Pour votre capitaine ?

— Je le suis, monsieur le capitaine.

— C'est bien, fit-il en se rasseyant. Je vois en outre que vous avez eu l'honneur de conduire une demi-section en présence de Sa Majesté, lors de la dernière manœuvre impériale. Je ne puis vous donner de demi-section, car nos cadres sont au grand complet, mais vous commanderez un groupe : ce sera le cinquième de la troisième section. Et maintenant, aspirant Hering, allez : n'oubliez pas le hurrah, la baïonnette... et surtout beaucoup de bière allemande !

L'audience était terminée. Je claquai des talons, bombai le buste et partis au pas de parade, tandis que le vice-feldwebel Biertümpel reprenait d'une voix rauque :

— Staufiffer, Fritz ; Schmidt, Ruprecht ; Schmidt, Anastasius...

— Et maintenant, proposai-je, il me semble qu'il serait temps de souper. Voulez-vous que nous allions au casino ?

— Ce serait avec plaisir, fit Kœnig, mais depuis trois jours, mon cher, nous ne pouvons sortir de la caserne. Les officiers supérieurs seuls ont le droit d'aller en ville. On nous a aménagé une cantine dans la salle d'honneur des sous-officiers. C'est là que nous allons nous rendre.

En passant, nous entrâmes dans la chambrée numéro 35, qu'occupaient nos hommes.

— Fixe ! cria le plus ancien en apercevant l'officier.

Aussitôt les sept ou huit soldats présents se précipitèrent chacun devant son armoire et s'immobilisèrent dans la position de front, les mains au pantalon.

— Combien d'hommes dans cette chambrée ? interrogea Kœnig.

— A vos ordres, monsieur le lieutenant. La chambre est occupée par vingt hommes, dont quinze du groupe cinq de la troisième section et cinq en supplément.

La chambre, disposée en temps normal pour huit à dix hommes d'un groupe, contenait une dizaine de lits et autant de paillasses destinées à être étendues sur le plancher et pour le moment roulées contre le mur. Chaque armoire servait pour deux hommes.

— Quel est le rôle de service pour demain ? demanda Kœnig.

— A vos ordres, monsieur le lieutenant.



L'ancien alla se planter devant une affiche de service dactylographiée, placardée contre le panneau intérieur de la porte, et martela d'une voix sonore :

— A quatre heures et demie, réveil. A cinq heures, appel et revue de chaussures, dans la chambrée, passée par le chef de groupe. A six heures, revue d'effets, dans la chambrée. A sept heures, café. A sept heures trente, inspection d'armes, dans la salle d'exercice. A neuf heures, revue de paquetage, dans la chambrée. A dix heures, examen médical, par le médecin aide-major. A onze heures, revue de compagnie, dans la cour de l'intendance. A midi trente, dîner. A deux heures, revue de bataillon, dans la cour principale. A quatre heures, revue de régiment, dans la cour principale. A six heures, bain. A sept heures, soupe.

— *Trefflich!* fit Kœnig au terme de cette lecture laborieuse. Voici monsieur l'aspirant Hering qui a été désigné pour commander votre groupe. Vous lui obéirez comme à Dieu.

Automatiquement, toutes les mains présentes s'étaient levées d'un geste pour le salut militaire.

Je reconnus trois de mes hommes de l'année précédente, les mousquetaires Schnupf, Maurer et Vogelfänger, et les saluai par leurs noms. Il me sembla que mes drôles étaient tout contents de ne pas avoir pour les commander un sous-officier professionnel.

Au sortir de la chambrée 35, nous fûmes surpris par un lointain vacarme qui paraissait provenir des abords de l'escalier K.

— Que diable est-ce là ? fit Kœnig.

Nous nous portâmes dans la direction du tumulte. A mesure que nous approchions, une voix de plus en plus tonitruante se dégageait d'une bousculade de meubles, de cris d'effroi et de hurlements de douleur. Les échos en remplissaient le corridor où s'attroupaient déjà des têtes curieuses. Des mots furieusement vomis commençaient à nous parvenir : « Salauds ! tas d'idiots ! cochons !... »

— Je parie que c'est encore ce buffle de Wacht-am-Rhein ! grommelait Kœnig.

Devant la chambrée 17, dont la porte était grande ouverte, un spectacle singulier nous attendait. Au milieu d'une demi-douzaine d'hommes complètement terrorisés et dont deux, le

visage tuméfié, saignaient lamentablement du nez sur des seaux, se démenait une sorte de fou furieux, un énorme individu au cou de taureau, au mufle de bête, dont les yeux apoplectiques, la face vermillonnée et la bouche écumante présentaient les signes les plus violents d'un accès de rage au paroxysme.

— Bougres de salauds ! vociférait-il inlassablement... Bougres de salauds ! fils de truies thuringiennes !...

Il s'acharnait, pour le moment, de ses deux poings massifs sur un malheureux mousquetaire qui, sans oser bouger, mais bramant tant qu'il pouvait, encaissait stoïquement les coups.

— Bougre de triple salaud... Je t'apprendrai, à force de te l'enfoncer dans les côtes, ton métier de fantassin de Sa Majesté !... Tiens, cochon ! En veux-tu encore, *verdammter Halunke* !... Tiens ! tiens !...

Les poings s'abattaient sur la gueule, sur les saillants, sur le crâne du pauvre diable, qui résonnait comme une boule de bois. Deux filets de sang dégouлинаient des lèvres et des ecchymoses rouges pochaient le pourtour des yeux.

— Tiens, *Hundsfott* !... Tiens, charogne !...

Celui qui sévissait d'un poing et d'un vocabulaire si énergique n'était autre, en effet, que le sous-officier Michel Bosch, dit Wacht-am-Rhein, le plus redouté des gradés de la compagnie.

— Quand vous aurez fini, sous-officier Bosch !... fit Kœnig d'une voix blanche.

Bosch, dit Wacht-am-Rhein, s'aperçut alors de la présence du lieutenant. Mais sans se démonter, il porta hardiment la main à son calot et répondit :

— A vos ordres, monsieur le lieutenant. Laissez-moi seulement achever ce sagouin !... C'est une honte, clama-t-il, de voir comme cette chambrée est tenue ! Regardez, monsieur le lieutenant, l'alignement de ces sacs !... Et ces lits !... Pas un qui soit à l'ordonnance !... C'est une véritable écurie !... Quel est le porc qui couche ici ? continua-t-il en se jetant à coups de bottes sur un lit dont il dispersa de tous côtés les couvertures, les draps, le traversin et la pailleasse... Ah ! c'est Lehmann ? Il n'est pas là ?... Celui-ci, je le rattraperai demain ! Je le ferai pivoter pendant trois heures au soleil avec le peloton de discipline !... Quant à toi, *ausgespucktes Biest* ! fit-il en revenant sur celui qu'il malmenait à notre entrée, voilà ce qui te revient... Empoche ça, ordure !

Et détachant son sabre-baïonnette, qu'il leva à deux mains par le fourreau, il en asséna un coup formidable sur la nuque du fantassin de Sa Majesté, qui s'abattit sur les genoux en soufflant.

Nous n'en attendîmes pas davantage et quittâmes la chambre 17 assez dégoûtés.

— Quelle brute ! s'écria Kœnig, tandis que nous descendions vers la cantine. Mais, mon cher, il n'y a rien à faire. Ces gens sont nos maîtres. Ce sont eux qui tiennent le soldat. Sans eux, pas de discipline. Les sous-officiers sont la force de l'armée allemande, et nous nous en rendons compte. Il faut en passer par où ils veulent...

La cantine était pleine de jeunes officiers, quand nous y entrâmes. Quatre ou cinq capitaines seulement occupaient une table. J'allai immédiatement claquer des talons devant eux pour leur demander la permission de rester dans la salle, ce qui me fut accordé d'un signe de tête. Nous prîmes place, Kœnig et moi, en compagnie du lieutenant Schimmel et de l'ancien volontaire Max Helmuth, promu comme moi à la dignité d'aspirant. Je fus heureux de les retrouver. Schimmel était d'ailleurs beaucoup moins sympathique que Kœnig ; il cultivait le genre *schneidig* ; mais dans sa figure couturée, auprès de laquelle ma balafre ne devait paraître qu'une modeste écorchure, luisaient des yeux fauves qui ne manquaient pas d'intelligence.

L'ordonnance servit la bière.

— Nous sommes prêts, archi-prêts, déclarait Schimmel. Pourvu que cette fois-ci soit la bonne ! Vont-ils se décider, à Berlin ?

Schimmel, qui avait fait un voyage d'espionnage en France, ne cachait pas son assurance.

— Si je pouvais parler, dire seulement le quart de ce que je sais !... Vraiment, ce sera drôle !... Croyez-m'en, Kœnig. Et ce que je connais n'est qu'une parcelle, une minime parcelle de notre vaste organisation en pays ennemi.

— La ligne de leurs forteresses est solide, observa Kœnig. Il faudra sans doute de grands sacrifices...

— Les hommes sont là pour ça.

— Et puis, monsieur le lieutenant, il y a les trouées, fit Helmuth qui se piquait de stratégie.

— Oui, Charmes, Stenay... Quoi qu'il en soit, messieurs, soyez certains d'une chose, c'est que nous serons sous les forts de Paris avant que les Français aient achevé leur mobilisation. C'est même ce qu'il y a d'ennuyeux pour nous, ajouta-t-il : ce sera si vite fait que notre avancement risque d'en être singulièrement compromis.

Un peu partout, me sembla-t-il, aux diverses tables, les conversations flottaient sur le même thème. Du roulis des voix, des verres et des fourchettes émergeaient des mots plus fortement prononcés : aéroplanes, poudres, calibres, canons de campagne, artillerie lourde, effectifs, coupoles, shrapnells, zeppelins. A la table des capitaines, une orageuse discussion se déchaînait. Ailleurs déferlaient des rumeurs politiques, où les noms de *Serbien* et de *Russland* s'élevaient et revenaient sur des vagues de mépris ou de fureur.

— Avec tout ça, qu'allons-nous manger, demanda Kœnig en consultant le menu. Messieurs, on nous offre des côtelettes de porc, du bœuf, du ragoût de veau, du poulet, du gigot...

— Pour moi, dit Schimmel, je prendrai simplement une bonne choucroute.

— Moi aussi, dit Kœnig.

— Moi de même, fit Helmuth.

Je ne pus que me rallier à ce choix général, et bientôt une magnifique choucroute, abondamment garnie de saucisses de Francfort et de jambon de Westphalie, fumait sur notre table.

— Oui, messieurs, reprit alors le lieutenant Schimmel, je vous disais qu'il nous faut souhaiter la guerre. Je ne m'occupe pas de politique, moins encore d'économie politique, et je suppose qu'à ces deux points de vue la guerre aussi ne pourra que nous valoir des avantages. Je ne me place qu'au point de vue militaire, mais là je sais bien une chose, c'est que jamais l'Allemagne n'a été plus prête ; et j'en sais bien une autre, c'est que la France ne l'est pas. J'ignore ce qui se passe du côté russe ; je ne connais de la Russie que ce qu'en dit le *Militaer Wochenblatt* ; mais Poppe, qui l'a pratiquée, déclare qu'elle est encore moins prête que la France. Alors, que risquons-nous ?

— Rien, c'est bien clair, dit Helmuth.

— Plusieurs fois déjà, continua Schimmel sans cesser de mâcher sa choucroute, plusieurs fois nous avons laissé fuir l'occasion. Cinq, si je compte bien, depuis 1871. La dernière, c'était lors de l'affaire d'Agadir. Mais nous avions un point faible, qui était l'aviation.

— Votre avis, demanda Kœnig, est que notre aviation est maintenant supérieure à l'aviation française ?

— Très supérieure.

— Je parle des aéroplanes, non des dirigeables.

— J'entends bien. Extrêmement supérieure. Ce n'est pas parce qu'ils exécutent des tours de clown la tête en bas que cela change quoi que ce soit à la situation. Ces prouesses, militairement, ne signifient rien.

— *Ganz Richtig*, approuva Helmuth.

— Aujourd'hui, reprit Schimmel, nous leur damons le pion en tout... En tout, vous m'entendez bien !... Notre infanterie, vous la connaissez aussi bien que moi, Kœnig. Notre cavalerie, magnifique. Notre artillerie, splendide. En tout, vous dis-je !... Notre train, notre génie, nos services de communications, tout est parfait, tout est au point. Il n'y a plus qu'à marcher.

A l'ouïe de ces propos réconfortants, mon jeune cœur d'Allemand se soulevait d'enthousiasme et se délectait d'espérance. Je voyais nos innombrables troupes franchir victorieusement la frontière et se répandre en pays ennemi. Tout cédait à leur approche, les régiments s'effondraient, les divisions se disloquaient, les murailles bétonnées sautaient, les coupoles d'acier volaient en éclats. Successivement les villes se rendaient et les provinces tombaient. C'était d'abord Nancy, l'orgueilleuse cité lorraine, avec ses grilles, ses balustres, ses palais ; puis, nos obusiers nous frayant violemment passage, nos armées envahissaient la Champagne, débordaient sur la Bourgogne, la Brie, le Valois, coulaient irrésistiblement vers Paris. Troyes, Reims, Soissons succombaient. L'inondation poursuivait sa marche torrentielle, gagnait la Normandie au nord, la Beauce au sud, et tandis qu'un ouragan de fer et de feu noyait et broyait Paris, que la double ceinture des forts crevait comme une digue impuissante et que, dans une dégringolade effroyable de poutrelles, de tôles, de fermes, de chevrons, la tour

Eiffel, haute de trois cents mètres, venait s'écraser pitoyablement sur le sol, de nouveaux flots dégorgeaient inextinguiblement des bondes de l'est, où Verdun, Toul, Epinal, Belfort ne formaient déjà plus que des amas de ruines fumantes.

Sans m'abandonner aux perspectives lointaines qu'avait ouvertes devant moi le juge de district Obercassel, il me semblait toucher des yeux cet avenir si proche qu'en l'espace d'un mois la réalisation en pouvait être acquise. J'assistais en imagination à l'entrée triomphale de notre armée de l'Ouest, notre fier Kronprinz à sa tête, dans la capitale française abattue. J'entendais les puissants appels du *Deutschland, Deutschland über alles* rugis par douze musiques de régiment à la fois sur la place de la Concorde. A Versailles, un nouveau couronnement se préparait. Amiens, Rouen, Chartres étaient occupés, Orléans enlevé, la Loire franchie, Bourges saisi, Lyon investi. Partout les populations se soumettaient et les pantalons rouges fuyaient ; les convois de prisonniers s'acheminaient par milliers sur l'Allemagne. Quelques semaines encore et le Midi rayonnant s'ouvrait aux pas des cohortes germanes extasiées. Le sol du Languedoc était foulé ; la Provence huileuse recevait l'empreinte de nos talons. Et par un matin flamboyant, un escadron de nos hussards, débouchant d'un vallon touffu d'orangers, découvrait tout à coup la Méditerranée baignée de soleil, tandis que leurs chevaux, le poitrail haletant et la crinière gonflée, reniflaient le vent brûlant de l'Afrique.

— Quelle gloire ! murmurai-je, emporté par mon rêve.

— Et surtout, dit Kœnig, dont la pensée semblait avoir pris un cours semblable à la mienne, surtout quel bienfait pour le monde !... Nos mœurs, nos arts, notre science affirmant leur suprématie ; notre langue et notre littérature se conquérant de nouveaux domaines ; nos qualités nationales imposant leur supériorité et démontrant leur valeur : l'ordre, la discipline, le travail, la ténacité, l'honneur, l'amour du droit et le respect de la parole jurée ; notre bonne foi et notre fidélité germaniques triomphant de l'intrigue, du mensonge et de l'envie ; enfin, tout l'univers s'élevant à la culture allemande, qui n'est autre, messieurs, nous pouvons le déclarer sans orgueil, que la culture elle-même.

Schimmel avait suivi ce petit discours d'un œil ironique.

— Tout cela, dit-il, mon cher Kœnig, est fort beau : mais

c'est de l'idéalisme! Pour moi, si ma philosophie n'est point incapable de concevoir de si belles choses, elle se contente à moindre compte. Dans quelques jours, peut-être, s'il plaît à Dieu, nous serons en France. Nous y serons hors de toute loi, sinon celle de la guerre, exempts de toute contrainte autre que le succès de nos armes et le bon plaisir du guerrier. Rien qu'à y songer, je me sens déjà plein de joie et d'ardente convoitise. Quel pays que la France! Quelles femmes, quels vins, quelles richesses!... Voilà la réalité, voilà ce qui est appréciable et tangible... La culture, c'est très bien. Vous la répandrez, je n'en doute pas, mon cher Kœnig, vous et vos pareils. Mais croyez-moi, laissez cela aux professeurs, qui s'en chargent. Nous autres, nous sommes des soldats. Nous risquons notre peau, mais nous y trouvons le bénéfice de compensations immédiates et certaines. Pour moi, si, comme je l'espère, je rentre en France le sabre au clair et à la tête de ma section, je veux bien me battre, bien tuer, bien manger, bien boire et bien b..... Après quoi, je m'en f... et je laisse la place aux professeurs... *Prosit!*

Peu à peu Schimmel avait élevé la voix et quand, parvenu au bout de son couplet, il eut haussé victorieusement son verre, de sonores hourras partirent des tables voisines.

— Bravo!... *Hoch* Schimmel!... Voilà qui est parler! criait-on de divers côtés.

Le premier-lieutenant Poppe se dérangea pour venir lui serrer la main, et la table des capitaines elle-même fut secouée d'un frémissement joyeux.

Les échos de cette animation générale ne s'étaient pas encore calmés, que la porte de la salle s'ouvrit. Elle livra passage au major von Nippenburg, qu'accompagnait le capitaine Kaiserkopf. Tout le monde se leva.

C'était un homme d'une cinquantaine d'années, replet et rose, sans un poil sur la nuque, non plus que sous le busc de son nez d'épervier. Ganté, sanglé, la casquette profondément enfoncée sur le crâne, la torsade à deux brins aux épaules, la cravache sous l'aisselle et les jambes arquées par l'exercice du cheval, il avait l'air tout à la fois burlesque et matamore. Auprès de lui, le capitaine Kaiserkopf paraissait un colosse.

— Bonsoir, messieurs, dit-il. Je vous en prie, reprenez place.

Il circulait de table en table, saluant aimablement du geste.

— Vous n'êtes pas très commodément installés... Vous êtes à l'étroit, messieurs... Vous regrettez votre casino...

— D'autant plus, fit la grosse voix de Kaiserkopf, que ces bougres de sous-officiers nous font ici à côté un vacarme... *Potztausend !*

Cette observation déclencha une franche hilarité. Le fait est que les sous-officiers du régiment, qui avaient leur cantine dans la salle voisine, ne se gênaient guère pour procéder à leur vacarme habituel, dont, chaque fois que la porte s'ouvrait, nous percevions les éclats et le grossier tintamarre.

— Que voulez-vous, messieurs... poursuivait le major. A la guerre comme à la guerre !

A peine avait-il laissé choir ces mots qu'un vif émoi s'emparait des assistants. Des officiers se précipitaient :

— La guerre!... Vous avez dit la guerre, monsieur le commandant?... Est-ce la guerre?...

Assailli de la sorte, le major ne vit d'autre ressource que de lever au plafond ses bras courts.

— Je vous en prie, messieurs, chevrotait-il, calmez-vous... Je n'ai pas dit la guerre... Si j'ai dit la guerre, c'était sans y prendre garde, dans l'emploi d'une expression usuelle à laquelle je n'attachais pas d'autre importance... Je ne sais rien, messieurs... Je vous assure que j'ignore tout.... Comme vous, j'attends... Calmez-vous, messieurs, je vous en supplie...

— Calmez-vous donc, nom de Dieu! tonitrua le capitaine Kaiserkopf. Le major von Nippenburg vous dit qu'il ne sait rien : c'est qu'il ne sait rien.

Cette injonction eut raison du tumulte. Que le major von Nippenburg sût quelque chose qu'il ne voulût pas dire ou que vraiment il ne sût rien, le résultat en était le même et la conséquence identique : la patience.

Ce fut le moment de me lever de nouveau, de faire trois pas à la rencontre du major qui s'avancait vers notre table et de me présenter à lui. Il voulut bien me reconnaître, m'adressa plusieurs questions et me demanda des nouvelles de mon père. Cet accueil ne manqua pas d'impressionner le capitaine Kaiserkopf.

— *Gewiss*, fit celui-ci, je crois que nous pouvons compter sur ce jeune gaillard. J'ai vu ses notes, qui sont bonnes, et je lui ai confié le cinquième groupe de la troisième section.



— Montrez-vous digne de cette confiance, monsieur Hering, me dit le major, et nous pourrons, je l'espère, avant qu'il soit longtemps vous octroyer le porte-épée.

Il s'informa du bagage des officiers dont le lieutenant Kœnig avait été chargé.

— Tout est en règle, monsieur le commandant; le train n'a plus qu'à enlever.

— Bien, bien, très bien... Je vois que l'esprit est excellent, fit-il en explorant de nouveau du regard la salle rumorante. Je suis très satisfait...

Puis, après nous avoir encore adressé un petit salut de la main, il se dirigea vers la table des capitaines, y prit place et, les ordonnances accourues, après s'être longuement concerté avec son acolyte, commanda un punch.

— C'est un malin, murmura Schimmel; il se rend populaire. Ce n'est pas le major von Putz, du premier bataillon, qui en ferait autant. Tous les supérieurs sont en ville, au Fürstenhof, au Theatergarten ou chez le général, tandis que nous moisissons ici à ne rien savoir.

Pour moi, je ne me sentais aucunement moisir. Très content de moi-même et des égards que je m'étais vu témoigner, heureux de me trouver dans cette atmosphère militaire et dans la compagnie de ces officiers distingués, je ne demandais qu'à jouir de ma situation présente, en attendant tranquillement les événements. Je m'enquerais de ce qu'étaient devenus ceux de mes anciens camarades que je n'avais pas revus, l'enseigne Wollenberg, l'exempt Lothar, le volontaire Otto Fuchs et le baron Hildebrand von Waldkatzenbach. On m'informait alors que Wollenberg était parti avec l'active, ainsi que l'exempt Lothar, nommé sous-officier, tandis que Fuchs, non encore mobilisé, était désigné pour le bataillon de dépôt. Quant au baron Hildebrand von Waldkatzenbach, qui avait raté l'examen d'officier de réserve, son rang d'aspirant, à ce que m'apprenait Helmuth, avait cependant fini par lui être concédé sur l'intervention d'une princesse appartenant à une famille souveraine. Nous ne tarderions pas à le revoir parmi nous.

Tout cela me ravissait d'aise. Halle et son université étaient bien loin. Je me sentais militaire dans l'âme, et je me demandais déjà si je n'avais pas menti à ma vocation, si je n'aurais pas dû, comme Wollenberg, arborer la cocarde de l'enseigne,

plutôt que de coiffer la casquette orange du corps d'étudiants de Teutonia.

Il me semblait, au reste, que le bruit croissant, la fumée des pipes et des cigares, le brandissement des chopes, le scintillement des liqueurs conféraient de plus en plus à cette réunion le caractère d'une vaste kneipe. Un bourdonnement continu provenait de la salle des sous-officiers, gonflé d'échos de disputes et de braillements de chants. De temps en temps la porte s'ouvrait, un officier entraît ou sortait, et le charivari devenait alors énorme. Dominant toutes les autres, une voix avinée, où l'on ne pouvait reconnaître que celle du sous-officier Michel Bosch, gueulait :

*Zum Rhein, zum Rhein, zum deutschen Rhein!  
Wer will des Stromes Hüter sein?  
Lieb Vaterland, magst ruhig sein:  
Fest steht und treu die Wacht am Rhein!*

Puis la porte se refermait, le tapage s'assourdissait et le brouhaha des officiers reprenait le dessus.

Il était près de minuit et j'avais beaucoup bu. Mon cerveau commençait à se brouiller, mes yeux à se fermer; je ne les maintenais ouverts qu'à la force d'une volonté fléchissante.

*Zum Rhein, zum Rhein, zum deutschen Rhein...*

Le beuglement de Wacht-am-Rhein me réveillait en sursaut.

— Allons, Hering!... Moi, fit Kœnig, je vais me coucher. Demain, réveil à quatre heures et demie!

Je me levai lourdement pour le suivre. Il me sembla que je titubais.

Quelques minutes plus tard, j'avais regagné mon logement et, déshabillé aussi rapidement que me le permettaient mes gestes vagues, je me jetais avec délice sur le lit du feldwebel Schlapps et sous ses photographies de femmes, tandis que, dans la chaleur de la nuit et le grand ronflement de la caserne endormie, me parvenait encore, par la fenêtre entr'ouverte, une lointaine et confuse clameur, que perçait comme une vrille le refrain belliqueux :

*Fest steht und treu die Wacht am Rhein,  
Fest steht und treu die Wacht, die Wa-a-acht a-a-am Rhei-ei-ein!...*

LOUIS DUMUR.

(A suivre.)